Oui, ils retournent à la maison, me suis-je dit en suivant des yeux leurs traînées de condensation, courtes mais luisantes, qui se dissipaient quand les machines grimpaient dans l'immense dôme du ciel, bleu pastel et translucide, sur lequel se découpaient de gros cumulus, semblables à d'énormes ballons flottant au-dessus du monde, auxquels la petite balle creuse et infiniment légère de la terre serait reliée par de minces cordons. La flamme qui est en son cœur est en train de mourir, ai-je songé. Bientôt il fera noir, nous serons dans le froid, escamotés dans l'infini. Je me suis assis sur le large escalier aux marches blanches reliant en pente douce le Mont des Arts à la gare de Bruxelles-Central – où, trois jours plus tôt, j'étais venu attendre Pavel – et, plus loin encore, le cœur historique de la ville qui, en cercles concentriques, enveloppe la Grand-Place. Je l'avais traversée à plusieurs reprises ce jour-là, avec un certain sentiment de malaise. De fait, à chaque fois, et quel que soit le côté par lequel j'y entrais, la place était pleine de touristes en chaussures de marche et poncho de pluie, la tête sous une capuche ou un chapeau à larges bords, avec des sacs de shopping à la main et les bras encombrés d'énormes appareils photo et de bouteilles d'eau. C'est comme si le temps s'était arrêté, avais-je songé, ou replié sur lui-même pour nous ramener au temps des pardons, des carnavals et des processions du Moyen Âge. Dans les tours guidés du matin, nous voyons l'esprit de notre piété perdue. C'est notre quête du sens qui nous revient sous une forme pervertie. Apparemment, les longs pèlerinages solitaires des humbles, des affamés, des malades et des dévots ont été remplacés par des offres touristiques attractives et bon marché, qui instillent en nous un sens rénové de la joie, du mystère et du merveilleux. De fait, même dans la sécurité et le confort des excursions à la journée des touristes au ventre plein et débarrassés des soucis, doucement gagnés par la fatigue et l'ennui avec leurs compagnons, leurs chaussures et leurs langues différentes, qui hantent aujourd'hui les centres historiques pittoresques des cités, en prenant photo sur photo, en admirant les petites églises et les grandes cathédrales, les musées

et les restaurants – même là, il y a de la beauté et une forme de promesse. Ici, je cherche la paix – voilà ce que j'écrirai, ai-je songé. Le temps n'existe pas, ce n'est qu'une catégorie cognitive en fonction de laquelle nous décrivons et divisons un espace immuable, ai-je encore pensé. Depuis tôt le matin, je n'avais fait que flâner et déambuler sans but par les places et les étroites rues pavées, toutes semblables et, en apparence, demeurées inchangées, le souffle court et comme oppressé, perdu dans la multitude agitée, affamée et égocentrique des employés, des cadres bancaires juniors, des agents immobiliers, des voyagistes, des hommes d'affaires et consultants, des traducteurs en tennis et veste de sport, des traductrices en blazer aux couleurs vives et trench-coat demi-saison, une élégante écharpe de soie sur les épaules, tous accrochés en un geste protecteur – hommes et femmes, traducteurs et interprètes – à leur lourd sac renfermant leur ordinateur portable surpuissant, leur tablette, leur disque dur externe et leur clé USB stylisée par quelque créateur, gorgés de copies pirates téléchargées de gigantesques dictionnaires multilingues, de dispositions et réglementations juridiques, économiques et sociales, toujours en phase de préparation ou déjà adoptées au sein de l'UE ou à l'échelle de l'OTAN. Il s'agit d'un processus long et complexe d'harmonisation, dans les domaines à la fois politique, économique et social, bien sûr, mais plus particulièrement dans la sphère juridique, et en tout premier lieu dans le secteur de la culture, m'avait dit Renata lorsque nous nous étions vus en ville, le jour d'avant. Elle travaillait comme agent littéraire et interprète occasionnelle en allemand et anglais au Parlement européen. Elle m'avait attendu patiemment près de la sortie de la station de métro à côté de l'église Sainte-Catherine. Je me souviens d'elle debout en train de fumer une cigarette dans la douce lumière du soleil, devant une caravane couleur bordeaux appartenant à un cirque – j'ignore comment elle a bien pu arriver là, m'avait-elle dit par la suite. Quand je suis repassé au même endroit ce matin en sortant de mon hôtel, la caravane avait disparu. Ils ont dû partir dans la nuit pour quelque

part, très loin, ai-je songé. Renata avait aimablement proposé de m'inviter à déjeuner dans un restaurant indien qu'elle aimait, dans une rue juste derrière le bâtiment de la Bourse de Bruxelles. Je sais qu'il est encore un peu tôt, mais au moins, nous serons tranquilles pour parler, a-t-elle dit. Alors, comment vas-tu ? Tu as beaucoup de travail ? ai-je demandé comme nous traversions une rue encombrée, alors que le feu était au rouge. Ce que nous nous efforçons de faire, a répondu Renata, et de faire d'une façon qui soit à la fois cohérente et fondée sur un principe d'équité, c'est de traduire la diversité et les différences linguistiques et conceptuelles en une législation terminologiquement et culturellement acceptable, qui sera accessible à l'échelle du territoire de l'Union, où elle aura, le cas échéant, force de loi, mais plus encore, il faut qu'elle soit compréhensible par tous les citoyens européens, a-t-elle dit. Du moins, voilà ce qu'on nous enseigne, quoi que cela puisse signifier concrètement, a-t-elle ajouté en entrant d'un pas décidé dans le restaurant – où je l'ai suivie. Un carton plié posé sur la table à

côté d'une bougie indiquait qu'elle était réservée. Tu penses à tout, ai-je dit. Eh bien, vois-tu, je suis une femme pratique. Et toi ? a demandé Renata. Comment vas-tu ? Bien ? Tu écris ? a-t-elle demandé, alors qu'un Indien vêtu d'un costume noir était venu se poster à côté de notre table, d'où nous avions une vue sur la façade grise de la Bourse, passée dans l'ombre à présent. Nous étions les seuls clients et l'homme semblait satisfait. Je me souviens de son air patient, de son visage souriant. *Madame*, a-t-il dit. Tu devrais essayer le curry de poisson, a dit Renata. Je te le recommande, c'est ce que je prends toujours. D'accord, ai-je répondu. *Nous prendrons le curry de poisson tous les deux, et deux verres de vin rouge,* a dit Renata. *Merci,* a répondu le serveur. J'ai une lecture et une discussion ce soir à la Maison du Livre – c'est Pavel qui s'occupera de la modération, ai-je dit. Et d'ailleurs, merci pour ton aide. Oui, j'ai vu, j'ai reçu l'annonce, a-t-elle répondu. Malheureusement, je prends l'avion cet après-midi. Je rentre à la maison. J'ai déjà fait mes bagages. Je me sens tellement…, a-t-elle dit. Oh, je ne sais pas – nous avons trinqué –, comme si plus rien ne résonnait en moi ici, pas même les verres de vin qu'on entrechoque, a-t-elle dit. Après quelques jours intenses passés assise toute la journée dans des couloirs vitrés, ombragés par des stores, à attendre devant la porte de diverses commissions, sous-commissions et autres comités, telle une fleur dans une serre, j'ai l'impression d'être en train de m'assécher de l'intérieur, inexorablement. Tout va bien dans ma vie, j'ai une carrière, mais quand même, a-t-elle dit. Tu vois, on boit un vin excellent, je suis dans mon restaurant préféré – et crois-moi, tu ne peux pas manger un curry pareil à Ljubljana –, mais j'ai tout de même l'impression de me faner, a-t-elle dit, de me consumer, et quelques journées intenses au parlement ont suffi à me rendre comme ça, au milieu de la foule, de la confusion et du stress, avec en permanence quelque chose qui vient d'être perdu, ou qui doit être modifié, avec des compromis inaccessibles en train d'être négociés, qu'il est parfois difficile de pleinement comprendre, voire impossible, et je ne parle même pas de les tra-

duire de façon parfaitement cohérente, et ce qui est tout particulièrement difficile, c'est d'adapter les textes pour les communiqués de presse, une nouveauté qu'on vient de me confier, du boulot supplémentaire – c'est dans tes cordes, qu'ils m'ont dit, c'est fait pour toi. Mais ça va toujours être la même chose : politique, médias, arts, a dit Renata. Sans compter que j'en ai eu ma dose des réceptions, des audiences diplomatiques, des boîtes de nuit, et même de l'anglais, qui est en train de devenir une langue de gargotes et de toilettes publiques, a-t-elle dit, même si je l'ai toujours aimée, depuis l'école, et je ne regrette pas de l'avoir étudiée, même comme matière mineure, a-t-elle dit. Après tout, on ne va nulle part sans les langues étrangères, a-t-elle dit, mais quand je suis loin de chez moi pendant longtemps, et en particulier dans cette ville, j'ai l'impression que la seule raison pour laquelle on apprend l'anglais, c'est que, en cas d'urgence, on peut s'en servir pour peupler notre solitude, combler les distances qui nous séparent, a-t-elle dit. Tu sais, je suis tellement reconnaissante de ces instants où je suis seule, où je peux m'installer et lire en slovène en silence. Je ne sais pas, mais j'ai l'impression que c'est dans ces moments-là que je peux m'entendre à nouveau, a-t-elle dit. On ne peut pas tout saisir dans le passage d'une langue à l'autre, l'histoire peut-être, mais pas, euh, je ne sais pas… a-t-elle dit en faisant courir son index sur le rebord de son verre. Alors, continue à écrire – écris toujours et partout, a-t-elle dit. J'ai hoché la tête en lui faisant un sourire chaleureux, différent de celui dont nous avait gratifiés, un peu plus tôt, notre patient serveur. Nous ne sommes que des gens, rien de plus, a-t-elle dit. Je n'ai rien répondu. Mangeons, je n'ai pas beaucoup de temps, a-t-elle dit en tendant son verre vers moi par-dessus la table. Allez, trinque. Dis *na zdravje*. *Na zdravje*, Renata, ai-je dit.

À présent, je suis là, assis au sommet de ce large escalier aux marches blanches. Au-dessus de moi, une pente douce, et au-dessus encore, le ciel et rien d'autre, sous lequel le palais royal, installé ici voilà longtemps, est perdu dans ses pensées – portails de marbre, colonnades et jardins en terrasses, et la circulation banale

et triste des voitures et des bus tout autour. La cloche d'un tram retentit ; une gerbe d'étincelles crépite sur les câbles électriques quand il entame l'ascension de la colline de l'autre côté de la large avenue. Plus bas, plus près de mon dos, des musées, des galeries, des tableaux, de grandes toiles, des sculptures, des bas-reliefs – la beauté, toujours silencieuse, qui reste convulsivement accrochée à la terre, comme à cette petite balle creuse, vide et de plus en plus sombre, accrochée aux cumulus par des cordons translucides. J'ai l'impression que la balle céleste s'est mise à se balancer, à sonner, tout au fond du cachot, ou bien qu'elle est désaccordée, que ses cordes sont trop tendues pour les notes aiguës, qu'à tout instant elles pourraient être rompues, comme l'écho lointain d'une période passée – les mots se glissaient dans mon esprit, venus de quelque part. Je me souviens de les avoir vus sur une banderole tendue au-dessus de la rue, une publicité et une invitation à une exposition au Musée national slovène de Ljubljana. L'écho s'amenuise, ai-je songé, comme les mots que cette femme mystérieuse m'a adressés après ma lecture hier soir, à la librairie Passa Porta.

Je me suis levé pour lire quelques-unes de mes phrases : *J'ai roulé un long moment autour de Sobota, à la recherche de ma sœur Gerti. C'était comme si j'étais devenu invisible, comme si je n'étais plus qu'une âme errante pour l'éternité. La ville était endormie ; tombée dans un long sommeil sans rêves. Les maisons le long de la route principale étaient vides, leurs portes et fenêtres hermétiquement fermées par des planches. Au loin, j'entendais une voix qui chantait doucement, mais peut-être n'était-ce rien d'autre que le vent en quête d'*